niste distingué Chr. A. Fahlcrantz, professeur à l'Université d'Upsal, né en 1835, « denatus », comme dit euphémiquement la Préface, en 1911. Il s'agit soit de compositions personnelles, par exemple « In beatos Manes Oscaris I », soit surtout de traductions : Homère, Dante, Shakespeare, Goethe, Schiller... On voit que le poète moderne ne recule devant aucune confrontation, et je dirais volontiers que la difficulté l'inspire. En tout cas, cette réussite témoigne de la remarquable imprégnation classique qui caractérise la tradition suédoise.

J. MAROUZEAU.

Ouvrages scolaires.

A. ERNOUT et Fr. THOMAS, *Syntaxe latine* (Nouvelle Collection à l'usage des classes, t. XXXVIII) : Paris, Klincksieck, 1951, XVI-416 pages.

La vieille et excellente *Syntaxe latine* de Riemann a fait son temps, après avoir, grâce aux remaniements successifs de P. Lejay et A. Ernout, rendu les services qu'on sait à des générations d'étudiants. Les corrections sans cesse ajoutées à un texte « ne varietur » avaient fini, comme pour la fameuse maison de Romulus, par rendre l'édifice premier quasi méconnaissable. Nous avons maintenant l'ouvrage qui répond à l'état de la science et aux besoins de l'enseignement. M. Thomas en a élaboré la matière, et M. Ernout l'a fait bénéficier, autant que de sa science, de l'expérience que lui avaient conféré les révisions du Riemann.

La caractéristique de l'ouvrage, c'est d'abord de n'être pas un simple répertoire de faits et de règles ; le terme même — et je dirais presque la notion — de règle est à peu près absent de cette syntaxe ; y sont substitués les concepts d'usage et, quand il se peut, d'explication. Les choses n'en sont pas simplifiées pour le consultant, et surtout pour l'étudiant, qui aime les enseignements rigides ; que l'on regarde la syntaxe des cas, celle des prépositions, celle de l'accord : sans cesse interviennent les distinctions, les convergences, les confusions de l'usage, les accidents ; sans cesse est invoquée la vie de la langue, c'est-à-dire la complexité et à l'occasion l'incertitude.

Car cette Syntaxe n'est pas, comme tant d'autres, une codification de l'usage dit classique ; Cicéron y a sa part, en tant que créateur de types qui se perpétueront, mais Cicéron lui-même apparaît exposé aux hésitations et aux compromis ; en tout cas, il est un chaînon (le plus important) dans une séquence qui va des premiers poètes aux auteurs chrétiens et même aux inscriptions de basse époque. La syntaxe est historique, non de par son plan et sa présentation, mais en fait et grâce à la préoccupation constante qu'ont les auteurs de la réalité linguistique (qu'on regarde la remarquable explication qui est donnée par. 371 et

suiv. de la concurrence entre le potentiel et l'irréel). Là est le secret de la valeur de l'ouvrage : il est, à la différence de tant d'autres, l'œuvre de linguistes. Puisse-t-il, puisqu'il est fait pour les classes, inspirer les responsables de l'enseignement et donner aux élèves la vraie image du latin !

Je ne m'attarderai pas à suivre page à page le développement du livre pour y trouver l'occasion de scrupules ou de doutes : j'avoue quelque étonnement à voir l'ordre des mots étudié dans un chapitre où il s'intercale entre les titres « Verbe être » et « Négation » (p. 123) ; la notion si importante d' « absolu », qui ne figure pas à l'Index, est comme sous-entendue au par. 224 pour n'être formellement invoquée qu'aux par. 232 et 233 ; dirai-je que par-ci par-là l'influence grecque est peut-être un peu libéralement admise, aux dépens d'une explication par survivance? Relèverai-je quelques obscurités de rédaction? Par. 185, je ne vois pas bien à quoi répond, à côté de *num* et de *nonne*, l'exemple de *nempe ;* par. 361 in fine, la phrase de Cicéron est amputée de son verbe, dont justement le mode nous intéresse... Détails insignifiants, ainsi que quelques autres qui sont relevés dans un bref Erratum. Il faut ajouter que la présentation de l'ouvrage, typographie et papier, est on ne peut plus plaisante, et contribuera, j'espère, à ravir les jeunes consultants.

J. Marouzeau.

P. Crouzet, *Nouvelle grammaire latine simple et complète* : Paris, Didier, 1951, xvi-150 pages, 450 francs.

— *Nouvelle méthode latine et exercices illustrés* (pour 6e et 5e) : Ibid., xxiv-392 pages, 67 illustrations, 800 francs.

On sait les services qu'ont rendus les *Grammaires* et les *Méthodes* de P. Crouzet ; ces petits ouvrages, vite devenus classiques, n'ont cédé à aucune concurrence et demeurent, dans les écoles, des manuels-types : ni trop savants ni trop élémentaires, clairs et agréables à consulter. Pourquoi donc les renouveler? se demande l'auteur lui-même. Pour tenter, répond-il, une révolution dans le livre scolaire. Les meilleurs manuels ne font qu'instruire, se bornent à donner la matière du latin ; pour répondre aux besoins de l'élève, il faut faire mieux : il faut lui dire le pourquoi, il faut lui donner les raisons d'apprendre. Ce pourrait être là le rôle, et c'est, en tout cas, le devoir du maître ; M. Crouzet, instruit et édifié sans doute par ses nombreuses inspections générales, se méfie à ce sujet — sans le dire —; il intervient donc lui-même dans son livre par une sorte de conversation qui apporte à la fois explication et illustration, « suite de banderoles, annonce-t-il poétiquement dans sa Préface, flottant au vent de la course latine, enseignes lumineuses... qui conduiront l'élève à la victoire ». Et l'auteur, enthousiaste comme il

espère que le sera l'élève, ne recule pas, pour qualifier son initiative, devant la terminologie du lancement publicitaire : il s'agit d'une « propagande » avouée et fière d'elle-même, d'une entreprise « dynamique », d'un livre « avec son moteur ». L'enthousiasme et l'ardeur de convaincre inspirent toutes les interventions de l'auteur, qui occupent, en caractères plaisants, les bas de pages, d'ordinaire accaparés par des notes austères et qu'on ne lit pas. L'élève lira, parce qu'on s'adresse à lui, familièrement, en lui disant « tu ». Mais que sera sa réaction? Va-t-il, docile et confiant, accepter cette propagande et remonter, plein d'ardeur, du bas de page à l'austère texte qu'elle souligne? Va-t-il regimber, chercher la contradiction, se couvrir au moin de la suspicion, et prendre l'attitude si française de « celui à qui on ne la fait pas »? Je voudrais que la bonne foi de l'auteur fût récompensée comme elle le mérite.

Je sais bien, moi qui ne suis pas élève, que j'aurais parfois des scrupules ; j'en soumets quelques-uns à M. Crouzet, maître auquel je dois beaucoup.

Parfois ce sont des détails qui m'arrêtent : p. 5, quelle est la prononciation « restituée » qui commande de donner à *oe* le son du français *peur*? Ibid., que va penser l'élève à qui l'on dit que *j* a la prononciation de l'*i* de *immense*? P. 4, que comprendra-t-il par les expressions « élever la voix sur une syllabe du mot » (ligne 7) et, en note, « marquer l'accent tonique » ; quel accent lui propose-t-on donc, qui doit, en particulier, expliquer la formation des mots français? P. 37, est-on autorisé à tirer parti du nom de Rome pour suggérer l'idéal romain de la force, comme si l'étymologie Roma-Ῥώμη était acquise? P. 59, la différence entre *ferre* et *portare* est-elle celle de « porter par soi-même » et « faire porter par autrui »? P. 100, peut-on dire que le mot *sport* est latin? Par son origine, oui, mais non pas sémantiquement. P. 63, la forme de *inquam* s'explique-t-elle vraiment par le souci « d'une nuance polie »? P. 64, convient-il de perpétuer l'illusion de H. Weil (1844 !) que le sujet et le verbe sont mis dans la phrase à l'initiale et à la finale, parce que ce sont « les places importantes »?

Mais il y a aussi des principes et des chefs d'explication qui m'inquiètent : p. 2, peut-on dire que la transformation du latin en français s'est faite... « suivant la loi de toutes les langues, qui tendent à devenir simples et claires » (je pense à l'effroyable complication du féminin des adjectifs en français d'aujourd'hui) ; p. 54, « le goût du passif » peut-il être considéré comme « un caractère oratoire » de la langue latine? La « défense » du latin à tout prix ne va-t-elle pas un peu loin quand elle fait dire (p. 45) que « le latin est bienfaisant même par ce qui lui manque ; comme il n'a ni parfait indéfini ni parfait antérieur, c'est chaque fois un petit problème de distinguer si *amavit* doit se traduire par « aima » ou « a aimé » ou « eut aimé »... ; précieux exercice à aiguiser les finesses

de notre esprit » (!). Ce qui n'empêche pas, à d'autres endroits, de louer le latin pour être plus précis que d'autres langues (par exemple, p. 118) et plus nuancé (p. 66) ; plus logique aussi : c'est là un qualificatif qui revient souvent, et contre lequel j'aimerais surtout mettre en garde : la logique est — ou doit être — dans nos raisonnements et dans ceux de l'élève ; d'ordinaire, chez les écrivains, elle n'est pas dans la langue, et ne saurait y être, car la langue n'a pas été faite par des raisonneurs et des savants.

Je me laisse aller à formuler beaucoup de scrupules, parce que ces deux livres posent beaucoup de questions. Et cela même est un profit pour l'élève. Il est bon que l'apprentissage du latin lui soit une occasion d'apprendre à penser, et c'est en ce sens qu'il faut louer M. Crouzet de cette mise en œuvre d'un « dialogue » vivifiant le manuel : élément d'intérêt pour l'élève, et avertissement pour le maître, qui tend à oublier parfois cette partie essentielle de sa tâche.

J. Marouzeau.

A. G. de Man, *In grammaticis ueritas ! De noodzakelijke vernieuwing van het onderwijs in Latijn* : Groningen, Wolters, 1951, 136 pages (résumé en français, p. 131-134).

Je regrette de n'être pas assez familier avec le néerlandais pour suivre dans tout son détail le plaidoyer de M. de Man (le titre, suivi de son point d'exclamation, doit être entendu avec une pointe d'ironie). Il s'agit bien d'un plaidoyer. Et d'abord, à vrai dire, d'un réquisitoire : réquisitoire contre le thème latin, qui contribue si efficacement à enseigner aux élèves du mauvais latin, à savoir celui qu'ils fabriquent (je souscris) ; contre l'emploi de la méthode dite « déductive », qui fait passer l'étude systématique de la grammaire avant l'accès aux textes (je souscris encore) ; contre la tendance à rechercher les parallélismes entre le latin et la langue maternelle, méthode qui fausse chez l'élève le sens de l'une et l'autre langue (je souscris toujours) ; contre la pratique des petites phrases détachées, contre la traduction qui dispense de réfléchir... Et plaidoyer pour une méthode qui, mettant les élèves dès l'abord en contact avec les textes, leur permet « de constater directement les faits de langue et de composer eux-mêmes leur grammaire », méthode aussi qui le plus tôt possible fait apparaître le mécanisme de la langue : rôle de l'ordre des mots, aspects stéréotypés, grammaticalisation, procédés littéraires... A vrai dire, je ferais ici quelques réserves, non pas, certes, sur le principe, mais sur le risque de l'excès auquel peut se laisser entraîner un professeur passionné pour sa tâche. Mais j'aime mieux en ces matières le péché par excès que par défaut.

J. Marouzeau.

Cours élémentaire de latin, par R. GODEL, avec la collaboration de H. STEHLÉ : Genève, Georg, 1951, 373 pages.

Rien à dire du plan général de ce manuel, qui, pour l'essentiel, est conforme à ce qu'on attend aujourd'hui de l'enseignement élémentaire. Il contient soixante-douze leçons, dont chacune comporte un exposé grammatical, une liste de mots à apprendre et des exercices d'application. Ce n'est donc pas seulement une codification de la grammaire, c'est un guide de classe, à suivre jour par jour.

La progression respecte les principes essentiels, allant du simple au difficile ; ainsi l'étude du verbe, commencée dès la première leçon, n'est achevée qu'à la soixante-quatrième. En revanche, l'étude des emplois va de pair avec celle des formes, donc l'apprentissage de la syntaxe avec celui des paradigmes.

Les exercices de version sont fabriqués de façon à illustrer les enseignements de chaque leçon, fabriqués autant que possible avec des fragments d'auteurs ; mais on regrette tout de même que ce gros livre n'offre aux élèves aucun texte de vrai latin.

Les thèmes sont faits aussi de fragments, ce qui est peut-être moins dommageable, sauf pour ce qui regarde le type des phrases proposées : « De nature, les forêts ne sont pas fertiles. — La lune est-elle très éloignée de la terre? — Les richesses n'appartiennent pas aux servantes... » Au reste, que faut-il penser, dans un livre qui contient presque deux cents exercices de thèmes, de la recommandation liminaire (p. 4) : « On recommande aux maîtres de ne pas sacrifier les exercices de version... à ceux de thème »?

Ferai-je quelques observations sur des faits de détail? A quoi bon nous dire, p. 5, que les voyelles sont longues ou brèves, si l'on ne note pas cette différence dans l'orthographe? A quoi bon nous dire, p. 6, que l'accent est sur la syllabe pénultième ou antépénultième, si l'on ne nous dit pas de quel accent il s'agit (hauteur ou intensité)? cf. aussi, p. 80, note, et *passim*. A quoi bon nous dire, p. 5, que *ae* est une diphtongue, si on l'écrit *æ*? Pourquoi noter par *v* le *u* consonne, alors qu'on ne note pas le *i* consonne par *j*? Peut-on dire, p. 37, que dans *possum sperare* le verbe a un complément direct? Suffit-il, p. 43, de dire à l'élève, sans explication : « *potui* se traduit aussi par « j'aurais pu »? P. 87, note 2, la forme *Genua* ne répond pas à la forme *Genuam* du texte. P. 131, que peut bien penser l'élève de la note : *deum* = *deorum*? D'une façon générale, les notes de bas de page sont conçues comme des formules de guide-âne, qui refusent à l'élève l'explication et le disposent à traduire sans comprendre. Il faudra, pour tirer du livre tout le profit

qu'il comporte, une intervention incessante du maître. C'est bien, je pense, sur quoi comptent les auteurs.

J. Marouzeau.

U. E. Paoli, *Extra limina. Letture latine*, vol. I : Firenze, Sansoni, 1951, 264 pages, 800 lires.

J'en demande bien pardon à M. E. Paoli, dont j'ai recensé ici plus d'un livre savant ou plaisant : je n'arrive pas à m'expliquer son propos, que ne justifie, du reste, aucune préface. Il nous met en présence de textes empruntés pêle-mêle à Horace, Politien, Pétrone, Pétrarque, César, Pontanus, Justin, les Évangiles, Marsile Ficin... ; mieux : Pascali et Bartoli ! Et quand je dis « nous » — pour nous, lecteurs désintéressés, il pourrait y avoir là une distraction inoffensive ; mais le livre s'adresse à la 3e classe des écoles moyennes, aux élèves des gymnases et des instituts magistraux. Quelle image vont se faire du latin des malheureux à qui on offre ce pot-pourri? Les notes sont tout justes suffisantes pour faciliter l'intelligence approximative de textes hétérogènes ; elles ne sauraient rendre compte de leurs aspects multiples et du lien historique qui peut légitimer leur réunion. Je veux bien croire qu'après une glanure sur ce champ immense le jeune lecteur éprouvera le plaisir d'une curiosité satisfaite, mais ce dont je suis non moins convaincu, c'est qu'il aura désappris ce qu'il pouvait savoir de latin. Je crains que M. Paoli, pédagogue avisé autant que savant encyclopédique, ne se soit fait ici illusion sur l'efficacité d'une méthode plus illustrative qu'instructive.

J. Marouzeau.

Recueils et Mélanges.

Actes du premier Congrès de la Fédération internationale des Associations d'études classiques : Paris, Klincksieck, 1951, 405 pages.

Ce volume atteste l'importance et l'intérêt d'une manifestation qui marquera une date dans l'histoire de nos études : à l'appel de la Fédération constituée sous l'égide de l'Unesco se sont réunis à Paris, en 1950, environ quatre cents représentants des études grecques et latines pour confronter leurs vues sur des questions choisies par le comité organisateur parmi les plus importantes ou les plus controversées ou les plus négligées jusqu'ici : héritage indo-européen et substrats méditerranéens, emprunts grecs dans le monde romain, nature et chronologie des apports hellénistiques, la romanisation et les écoles d'art provincial, les mythes grecs dans l'art et la littérature, la littérature d'époque patristique, la stylistique grecque, le latin dit « vulgaire ».

En même temps, l'aspect actuel et l'organisation des études classiques